



SOMMAIRE

- [Bienvenue au campement Tamana!](#)
- [Namibie, c'est le moment!](#)
- [La bibliothèque du voyageur](#)
- [Les sorties de Point-Afrique](#)

La bibliothèque du voyageur: «Moins Occidental», de Thomas Mur

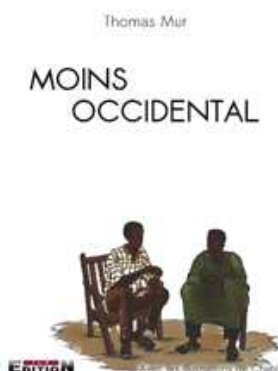
Ouvrage triplement étonnant que ce «**Moins Occidental**» de **Thomas Mur**. C'est un des essais d'anthropologie culturelle les plus étonnants de ces dernières années, doublé d'un véritable guide pratique du voyageur. Il est écrit par un informaticien de trente ans. Il est gratuit.

Et, ajoutons-le d'emblée, c'est une réussite.

Rien ne semblait prédisposer Thomas à s'aventurer un jour sur le terrain de l'anthropologie. Pas d'attirance particulière remontant à l'enfance pour l'Afrique ou autres terres lointaines. Après un DUT d'informatique et un diplôme de commerce international - préparé auprès du CNAM en cours du soir, quand même -, il intègre logiquement différentes sociétés de services et multiplie les missions pour ce qu'il est convenu d'appeler les «grands comptes». Rien donc, si ce n'est peut-être, déjà, le choix de ses clients, au nombre desquels on trouve Amnesty International, l'O.C.D.E ou l'Institut du Monde Arabe.

La rupture viendra d'abord d'une mission professionnelle effectuée au Tchad, où il exerce la fonction de gestionnaire-comptable pour une P.M.E familiale du bâtiment. Une expérience dont il ressortira, selon ses termes, «mentalement massacré», tant se révèle grand le décalage entre la vision du monde dont il disposait, et les réalités du terrain. D'autres se seraient repliés sur l'habituel relativisme culturel doublé de cynisme qui sert généralement de prêt-à-penser aux naufragés de l'expérience interculturelle. Pas lui. Tout en continuant à travailler et à voyager, il cherche, se documente, lit, cogite. Quelques lectures déjà anciennes - en particulier «**Age de pierre, âge d'abondance**», de Marshall Sahlins, dont il reconnaît l'influence prépondérante - le mettent sur la piste de l'anthropologie cognitive. Rationnel, méthodique, organisé, il s'octroie une année sabbatique au Bénin pour mettre au propre ce qui n'était au départ qu'un ensemble de notes, une série de réflexions autour de son questionnement propre et celui de ses proches, et qui deviendra «**Moins Occidental**».

L'ouvrage, très agréablement illustré par l'artiste béninois **Chabi**, est entièrement travaillé par cette volonté didactique. Volontairement court (90 pages de texte et 30 de notes), rédigé dans une langue claire et accessible à tout un chacun, il se présente comme une collection de très brefs chapitres qui s'articulent en trois grandes parties. La première, passionnante, pose les bases théoriques de la distinction entre société occidentale et sociétés «communautaires». La seconde en tire immédiatement les fruits pour élucider, avec humour et simplicité, un certain nombre de situations interculturelles auxquelles le voyageur occidental est régulièrement confronté, à travers des chapitres tels que «*l'art du marchandage*», «*sur la confiance*», «*les demandes*» ou «*se débrouiller seul?*». La troisième enfin, intitulée «*à la recherche de sens*» revient à un questionnement plus large, qui met en perspective certaines institutions et valeurs occidentales avec leursendants dans les sociétés communautaires, et dégage ainsi le génie propre de ces dernières. Les notes et la bibliographie sont délibérément confinées en fin de recueil, conférant ainsi au texte une grande fluidité.





Il y a chez Thomas une étonnante capacité de synthèse qui, jointe au souci de ne pas produire de théorie pour la théorie ou de postulats qui ne seraient pas immédiatement opérationnels, le conduit à penser le monde social en des termes qui sont presque ceux des sciences physiques - à tenter de dégager quelque chose comme les lois de la thermodynamique des relations sociales. La démarche pourrait passer pour réductrice, si elle ne s'appuyait sur une très fine (et à nos yeux très juste) sensibilité aux déterminismes profonds des sociétés communautaires. Définissant celles-ci comme des espaces parcourus par «d'intenses liens moraux» - au sens d'attachements interindividuels basés sur des motivations aussi disparates que l'amitié, les habitudes de proximité, la parenté ou encore le vécu commun -, il montre bien comment **l'intentionnalité** de se lier à autrui est dès lors toujours présente, non tant comme manifestation de la volition individuelle (d'où la classique méprise occidentale), que comme impératif donné par la structure sociale. Et comment le consensus sur un certain nombre de valeurs communes (le «socle moral partagé»), qui seul rend possible le lien moral, dépend d'une cohésion sociale elle-même tributaire du nombre et de l'intensité des liens, en une véritable boucle de rétroaction : «*Cette entente sur les principes et les situations morales est entretenue par la cohésion sociale, cohésion dont le lien moral est l'agent*» (pp. 16-17). Fort bien vue aussi, **l'importance capitale du don**, à la fois comme facteur de déséquilibre des relations (par l'emprise morale du donateur sur le récipiendaire) et partant, source de pouvoir, et comme agent limitateur de ce même pouvoir, dont la légitimité n'est assurée qu'à travers sa fonction de redistribution des richesses. On songe ici, à travers la figure du «chef pauvre» (évoquée p. 30), aux *potlatch* d'Amérique du Nord, à ce profond souci d'équilibre qui travaille les sociétés communautaires, aux antipodes de la figure du pouvoir occidental à la fois terriblement puissante et infiniment rapace...

C'est dire combien est **stimulante** cette pensée qui, loin des écueils d'une altérité radicale (l'Autre comme impensable) ou d'une compassion inadéquate (l'Autre comme forcément misérable), restaure la rationalité profonde du monde non occidental. Et conduit, par effet de ricochet, à s'interroger sur les fondements de nos propres représentations culturelles. Alors, certes, l'ouvrage n'est pas parfait; sa concision même le conduit à faire des impasses. Ainsi, est pratiquement absente de ces pages une réflexion sur le rôle du sacré, et totalement évacuée la question de la violence structurante. De même, l'approche systémique retenue par son auteur tend à gommer quelque peu les marges de manœuvre dont dispose tout individu au sein de toute société - à évacuer la question du libre-arbitre qui, dissociée de l'individualisme, n'est pas une prérogative occidentale. Enfin, la documentation employée est pour le moins partielle et gagnerait à s'étoffer. Mais ces quelques restrictions ne doivent en aucun cas détourner de l'un des ouvrages les plus insolites et des plus roboratifs récemment écrits sur le thème. Qu'on ne s'y trompe pas: sa portée dépasse largement celle de la seule expérience personnelle de l'auteur. En ce sens, il s'agit bien d'un livre rédigé à partir de l'Afrique, et non sur l'Afrique. Et dont la meilleure définition est sans doute celle donnée par Thomas lui-même:

«**Une quête de sens autour du lien humain**».

Un chapitre de «*Moins Occidental*»

Se débrouiller seul?

Les infrastructures ne sont pas prévues pour le voyageur qui souhaiterait se débrouiller seul: les rues ne sont pas toutes nommées ni même bien tracées, les panneaux pour les éventuels noms des rues sont rarissimes, les plans plutôt inexistantes... Les points de repères servant à indiquer une direction à un taxi ne s'inventent pas et les transports fonctionnent différemment d'une ville à l'autre. Sans aide, le voyageur est vite perdu.

Lorsqu'un voyageur prévoit de se déplacer dans un endroit qui lui est inconnu, le réflexe individualiste est de se procurer un plan de l'endroit. Le réflexe communautaire est plutôt de toujours se faire accompagner une première fois par une personne de confiance qui, elle, connaît le lieu.

Un Africain voyageur ne prévoit que rarement ce qu'il faut pour le trajet et compte sur les enfants et autres vendeurs à la sauvette qui ne manqueront pas de venir proposer leur production. Il existe une raison à cette imprévoyance africaine. Un proverbe dit, en France, que l'on reconnaît ses vrais amis dans l'adversité. La réalité est quelque peu différente: les problèmes créent les conditions pour que de solides liens d'amitié puissent naître. L'autonomie, c'est l'absence de problème, c'est l'absence de besoin d'autrui. L'autonomie empêche le développement de liens moraux. Ce sont pourtant les liens moraux perpétuellement recréés qui garantissent la sécurité de l'individu.

Lorsqu'on voyage en Afrique, il ne faut pas être autonome. Il est nécessaire de se recréer en permanence un entourage. Et pour cela, il faut échanger, donc s'appuyer sur autrui.



Comment le lire? Se le procurer?

«*Moins occidental*» peut être entièrement lu sur [le site de l'auteur](#), où l'on peut également en récupérer une version PDF pour l'imprimer soi-même.

Si vous préférez disposer d'une version brochée - avec les illustrations -, il est possible de le commander sur [le site de In Libro Veritas](#), pour le (modique) prix de 10 €.

Un mot au passage sur ILV: **Mathieu Pasquini**, son fondateur, est un militant acharné à défendre et réhabiliter le compte d'auteur. On sait que cette formule est trop souvent un attrape-gogo destiné à soutirer le plus d'argent possible aux auteurs en herbe. Rien de cela ici, puisque les tarifs de publication sont extrêmement modiques, qu'il n'y a aucune obligation pour l'auteur de faire procéder à un tirage papier plus ou moins conséquent et, *last but not least*, qu'aucune clause d'exclusivité n'est demandée. C'est ainsi que l'ouvrage de Thomas Mur est distribué sous la licence *Creative Commons*, qui en autorise la libre diffusion. Une démarche suffisamment rare pour être soulignée.